

fig. 6

LA VIE QUE JE T'AI DONNÉE

DE LUIGI PIRANDELLO
MISE EN SCÈNE DE JEAN LIERMIER
TRADUCTION DE GINETTE HERRY

Du mardi 26 janvier au dimanche 14 février 2016 / Salle François-Simon
With English surtitles on February 4th, 5th and 6th
Spectacle audio-décrit le dimanche 7 et le mercredi 10 février
À partir de 12 ans
Mardi, mercredi, jeudi, samedi 19h / vendredi 20h / dimanche 17h



Parfois, les souvenirs ne sont-ils pas intensément vivants? Les rêves plus réels que la réalité? De quoi sont faits les souvenirs d'ailleurs? Peuvent-ils s'effacer? Peut-on les raviver? Un chef-d'œuvre rare et inoubliable de Pirandello.

Donn'Anna Luna a un fils. Unique. Parti depuis sept années. Mais à peine rentré, il meurt subitement. Anna ne verse pourtant aucune larme. Elle dit qu'il vit, qu'il reviendra; on la croit délirante. Son fils, elle prétend l'avoir perdu quand il l'a quittée pour aller là-bas, loin, auprès d'une autre femme. Aujourd'hui c'est un étranger méconnaissable qu'elle a accueilli. Celui qu'elle a connu et aimé continue de vivre dans son souvenir comme il le fait depuis plus de sept années d'absence. C'est alors que surgit Lucia Maubel, la maîtresse du fils. Son arrivée fera voler en éclats le monde construit par Anna et les faits reprendront leurs droits sur l'illusion.

Avec Hélène Alexandridis (Donna Fiorina), Viviana Aliberti (Francesca Noretti), David Casada (Flavio), Michel Cassagne (Giovanni), Sara Louis (Lucia Maubel), Clotilde Mollet (Donn'Anna Luna), Elena Noverraz (Elisabetta), Yann Pugin (le curé), Stéphanie Schneider (Lida)

Scénographie Yves Bernard, Lumières Jean-Philippe Roy, Son Jean Faravel, Costumes Coralie Sanvoisin, Couture Véréna Gimmel, Accessoires Georgie Gaudier, Coiffure et maquillage Leticia Rochaix-Ortis

Coproduction Théâtre de Carouge-Atelier de Genève, TKM Théâtre Kléber-Méleau
Production déléguée Théâtre de Carouge-Atelier de Genève
Ce spectacle est réalisé grâce au soutien de Notenstein La Roche Banque Privée et de la Fondation Leenards

« Rien n'est plus tragique que la comédie que nous nous jouons et que nous jouons aux autres. » Luigi Pirandello

DONN'ANNA LUNA, L'AUTO-DUPERIE ET LA MORT UNE PIÈCE PHILOSOPHIQUE



La pièce de Pirandello aborde les questions du déni de la réalité, de la force de la croyance et du rapport à la mort. Federico Lauria, chercheur en philosophie des émotions, nous éclaire sur le personnage de Donn'Anna, ses désirs et sa réalité. Chercheur en philosophie au Centre Interfacultaire en Sciences Affectives et au Département de Philosophie de l'Université de Genève, Federico Lauria s'intéresse, entre autres, à l'influence de nos désirs et émotions sur nos croyances, à la question des émotions face à la mort, ainsi qu'aux émotions musicales. Son approche mêle la philosophie à la psychologie et aux neurosciences affectives.

Donn'Anna Luna croit-elle réellement que son fils est toujours vivant?

Donn'Anna Luna semble sincèrement croire que son fils est toujours vivant. Preuve en est qu'elle n'éprouve pas le désarroi que l'on ressentirait face à la mort d'un être proche. À vrai dire, ce phénomène est extrêmement courant et s'appelle l'auto-duperie. Dans le cas idéal, nos croyances sont formées sur la base des évidences qui nous sont présentées. Par exemple, une personne rationnelle croirait que le fils de Donn'Anna Luna est mort, étant donné les informations en notre possession. Malheureusement, nos croyances sont loin de se conformer à cet idéal de rationalité. Ainsi, Donn'Anna Luna ne se rend pas à l'évidence: plutôt que de répondre aux faits, sa croyance est influencée par ses désirs. C'est bien parce qu'elle souhaite ardemment que son fils soit encore vivant qu'elle en vient à croire cela. En philosophie, nous appelons cette forme d'irrationalité l'auto-duperie: nous prenons nos désirs pour la réalité en faisant fi des évidences.

Comment en vient-elle à dénier la réalité?

L'un des débats principaux en philosophie et psychologie consiste à décrire le processus par lequel nous nous dupons nous-mêmes. Intuitivement, se tromper soi-même devrait être similaire à tromper autrui, si ce n'est que l'autre personne en question est soi-même. Cela a amené certains à penser que se mentir à soi-même est quelque chose que l'on fait volontairement – tout comme lorsque l'on ment à autrui. Il s'agirait d'avoir l'intention d'ignorer les évidences. Ces der-

nières années ont marqué un tournant important, puisque la plupart des philosophes pensent désormais que nous pouvons nous mentir à nous-mêmes sans en avoir l'intention. Les émotions jouent un rôle crucial à ce propos. Pourquoi nous mentirions-nous à nous-mêmes si ce n'est pour éviter une vérité douloureuse? Et si Donn'Anna Luna avait éprouvé le désarroi face à la mort de son fils, une émotion qui l'aurait amenée à distordre la réalité lui permettrait d'éviter de souffrir?

Y a-t-il des exemples de déni dans l'histoire?

L'aveuglement face à la réalité est très courant. Le cas le plus célèbre est le révisionnisme de l'Holocauste – l'idée que l'Holocauste n'est qu'un mythe. De nos jours, il se peut que les climatosceptiques (ceux qui nient le réchauffement climatique ou pensent que l'humain n'en est pas la cause) soient en proie au déni, bien que cela requiert de considérer la force des évidences au sujet du changement climatique et de ses causes – évidences qui semblent ambiguës. Mais il n'est pas nécessaire d'en appeler à ces dénis spectaculaires. À en croire des expériences en psychologie, la plupart d'entre nous pensent être plus doués (p. ex. intellectuellement) que nos pairs, les personnes en stade terminal de maladie croient souvent qu'elles vont s'en sortir. Malheureusement, ces croyances s'avèrent souvent fausses et il semble que nous les entretenions afin d'éviter de souffrir. D'ailleurs, les dépressifs s'auto-dupent beaucoup moins. Le bonheur est donc au cœur des illusions positives.

ERIC WINARTO

La lumière comme condition de toute perception prend tout son sens dans le travail de l'artiste peintre Eric Winarto, qui nous donne à voir son interprétation de La Vie que je t'ai donnée. Ses œuvres crépusculaires naissent de l'alliance de pigments fluorescents et de lumière noire. Un jeu de clair-obscur, un songe, une fragilité et une intensité en émanent et expriment une expérience de vie. Eric Winarto écoute Pergolèse, Strauss, aime les contradictions de la musique baroque, est inspiré par Anish Kapoor, Roman Opalka, Yves Klein, les mythes de Prométhée et du Phénix. Il est de ceux pour qui chaque peinture est une preuve de vie. Lorsqu'il parle de ses intentions artistiques, on tend l'oreille, on écoute les silences et on perçoit le dialogue naissant entre l'œuvre à venir et l'artiste.

La lumière qui jaillit de vos œuvres leur confère une densité tragique qui recèle d'une force évocatrice invitant le spectateur à percer un mystère. Quelle est votre quête?

La lumière est celle qui nous éclaire, celle qui nous fait voir, celle qui nous révèle un chemin dans les quêtes les plus périlleuses. Mais la lumière est aussi une force qui nous éblouit, qui nous aveugle comme une éclipse. Je me trouve souvent dans ce combat et ceci est constant. Pourquoi les choses que nous considérons les plus évidentes peuvent parfois provoquer en nous le doute le plus profond? Ma quête est ici tension, chute et renaissance, beauté insaisissable, intemporelle et infinie. C'est pour cette raison que la couleur noire, la couleur fluorescente, la couleur blanche, employées dans mes œuvres, se confondent; toute notion symbolique de la couleur n'est alors plus précise.

Le mouvement de l'artiste à l'œuvre et de l'œuvre à l'artiste est constant; comment votre acte de création vous transforme-t-il au fil du temps?

Nous pensons souvent que l'artiste est celui qui mène la création, celui qui crée l'œuvre, celui qui révèle le sens des choses. Et pourtant, avec l'expérience, c'est plutôt elle, l'œuvre, qui nous mène sur un chemin plus lointain que ce que nous prétendons. C'est dans l'inattendu que l'œuvre nous surprend le plus. Elle est l'attelage invisible qui mène l'artiste à l'endroit où il devait arriver, et l'inspiration est ainsi un chemin et non un guide.

Le dialogue entre l'obscurité et la clarté génère un ailleurs; où nous emmenez-vous?

La tension entre la clarté et l'obscurité est un protagoniste dans mon œuvre. Je désire mener le dessin sensible, non loin des notes musicales, vers l'ultime beauté de la peinture fluorescente. Si le rôle de la lumière est central, le dessin est ici un outil qui structure l'ombre et intensifie la lumière. L'intensité de la lumière est ensuite mystère, énigme et sentiment.

Avant de réaliser votre œuvre autour de La Vie que je t'ai donnée, vous vous êtes plongé dans le texte. Qu'est-ce qui vous a touché?

Dans cette pièce, écrite en 1923 après la Première Guerre mondiale, la notion de mort a un rôle complexe: elle se trouve dans un combat métaphysique et une contradiction constante, de même entre l'absence et la présence. À travers ce texte, nous sommes



souvent confrontés à l'absence de la vie, la présence de la mort, la vie de l'absence, la mort de la présence... Ce qui me touche, c'est que cette pièce porte un espoir possible.

Comment cette pièce a-t-elle raisonné en vous?

C'est une descente dans une mélancolie lunaire et nocturne. Une vision crépusculaire sur le destin et la vie. Ceci me rappelle quelques scènes d'opéra où la clarté du monde est au seuil de la fatalité. En lisant la pièce, j'ai pensé à la scène où Salomé (opéra éponyme de Richard Strauss) se lamente de sa passion sur le visage de Jean-Baptiste. Ceci me rappelle également Le Crépuscule des Dieux de Wagner où les héros s'enfoncent doucement vers une fin inévitable. Une pièce remplie de flamme glaciale, une renaissance nocturne qui ne reste pourtant pas indifférente au vent de la vie qui circule subtilement et discrètement dans l'ensemble de la pièce.

EXPOSITION DU 26 JANVIER AU 14 FÉVRIER 2016, SALLE FRANÇOIS-SIMON

LES RENDEZ-VOUS

LES LUNDI 25 ET MARDI 26 JANVIER 2016 À 20H
Salle Gérard-Carrat (rue Ancienne 57)
La Rive dans le noir - Essais
Lecture par Pascal Quignard et Marie Vialle
Réservations: secretariat@societe-de-lecture.ch

LE MARDI 26 JANVIER 2016 À 12H
Société de Lecture (Grand-Rue 11, 1204 Genève)
Déjeuner - Débat avec Pascal Quignard et Marie Vialle
Réservations: secretariat@societe-de-lecture.ch

LE DIMANCHE 31 JANVIER 2016 À 14H
Musée d'ethnographie de Genève
(boulevard Carl-Vogt 65-67, 1205 Genève)
La Mort à vivre
Visite de l'exposition en compagnie de Jean Liermier et Christian Delécraz, assistant conservateur au MEG
Entrée libre, réservations: cgirard@tcag.ch

LE MERCREDI 3 FÉVRIER 2016 À 18H
Fondation Martin Bodmer
(route Martin-Bodmer 19-21, 1223 Cologny)
Visite autour de Pirandello
En compagnie de Jean Liermier et Jacques Berchtold, directeur de la Fondation
Entrée libre, sans réservation

LE DIMANCHE 7 FÉVRIER 2016 À 14H
Salle François-Simon (rue Ancienne 39)
Visite tactile
Découvrez le décor du spectacle par le toucher et l'ouïe. Visite conçue, en collaboration avec l'Association Dire Pour Voir
Entrée libre, réservations: +41 22 343 43 43

LE MERCREDI 10 FÉVRIER 2016
Salle François-Simon (rue Ancienne 39)
Bord de scène à l'issue de la représentation

LE PROCHAIN SPECTACLE

Du 23 février au 23 mars et du 5 au 17 avril 2016

Les Années

D'Yvette Théraluz, accompagnée au piano par Lee Maddeford

Salle Gérard-Carrat (rue Ancienne 57)





**« S'IL SUFFISAIT QUE LA MÉMOIRE SOIT
VIVANTE POUR QUE LE RÊVE DEVIENNE VIE »**